

HISTOIRE DU PRÉCIEUX-SANG DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST CONSERVÉ EN L'ABBAYE DE LA SAINTE-TRINITÉ A FÉCAMP

Le duc Guillaume, dit Longue-Épée, fils de Raoul, duc de Normandie, étant décédé, laissa son fils Richard, qui ayant surmonté ses ennemis et se voyant redouté et estimé de tous ses voisins, et paisible dans le gouvernement de son duché, porté d'un grand zèle, se délibéra de voir l'église de Fécamp, qui avait été bâtie et fondée par son père. Y étant donc arrivé, il appela son chapelain, nommé Harrager, et lui parla de la sorte :

« Il y a déjà longtemps que le duc Guillaume mon père est mort ; j'appréhende que, comme j'ai souffert plusieurs pertes et persécutions, cette église, qui a été par lui fondée, n'ait enduré beaucoup d'incommodités et dommages, faute de bonne conduite ; c'est pourquoi je désire que l'on fasse venir maître Robert, qui a été chapelain de mon père en cette même église, et Richard, trésorier, son frère, qu'il m'apporte aussitôt toutes les pièces d'écriture des donations faites en cette dit église par mon père le duc Guillaume et par ses barons, avec tous les mémoires de toutes les reliques, afin que je considère si tous les biens d'y celle église n'ont point été diminués de quelques chose depuis sa mort ».

Aussitôt, on fit ce que le duc avait commandé, et on apporta un grand nombre d'écritures de tous côtés, entre lesquelles, lorsqu'on en faisait la lecture, on trouva un rouleau d'écritures qui contenait ce qui suit :

Dans l'enclos de cette église de Fécamp, est le prix de la rédemption du monde, sous quelqu'un des autels, lequel précieux trésor est sans doute venu des pays de Jérusalem jusqu'à nous, en cette contrée, comme l'écrit suivant le fera connaître. Joseph d'Arimathie, ainsi que l'église catholique le reconnaît, fut trouver Pilate, et lui demanda le corps de Jésus-Christ, ce qu'il obtint facilement, et ayant pris avec lui Nicodème, pour le mettre au tombeau, en laquelle déposition Nicodème, qui était celui qui était venu trouver Jésus pendant la nuit, selon l'évangile de saint Jean, porté d'une très sainte piété et amitié, enleva, par le moyen de son couteau, le sang de ce vrai prophète Jésus, qui était figé autour des plaies de ses pieds et de ses mains et de son côté, et le mit dans son gant, et cacha ledit gant remplis de ce sang précieux dans son coffre fort secrètement, et le conserva avec grand respect, pendant toute sa vie, l'aimant et chérissant grandement. N'ayant point d'enfants pour héritiers, déclara son secret à son neveu Isaac, lui donna son gant avec le trésor incomparable qui était dedans, et lui dit : « Voilà le sang de ce vrai prophète Jésus que nos anciens pères ont fait injustement crucifier ; gardez-le avec respect, et sachez que tant que vous rendrez à ce divin trésor le culte et l'honneur qu'il mérite, vous ne pourrez jamais manquer de rien et vous aurez des biens en abondance ».

Isaac reçut donc, avec de grandes reconnaissances, le présent précieux de la main de son oncle, et n'oublia jamais l'avis qu'il lui avait donné ; le serrant soigneusement dans une armoire, et, tous les jours, ne manquait pas de lui rendre, avec grand soin, les honneurs et les mêmes adorations que lui avait rendu son oncle Nicodème. Il arriva donc que lui, qui par le passé avait été dans la disette et dans la pauvreté, devint subitement riche, très considérable et de grande autorité ; mais sa femme, admirant une si grande abondance de richesses, curieuse d'en savoir la cause, interrogea son mari en ces termes : « Faites connaître d'où vous est venue une si grande abondance de biens en si peu de temps ». A quoi il répondit : C'est par un bienfait de Dieu, comme je le crois ». Laquelle réponse l'irrita parce qu'elle craignait que son mari ne fit quelque chose contraire à la loi judaïque.

Un jour donc, Isaac étant à genoux, prosterné, faisant son oraison devant son armoire où était enfermé ce précieux trésor, fut surpris par sa femme en cette posture, aussitôt elle fut l'accuser en la présence de tous les juifs, disant qu'elle l'avait surpris adorant une idole. Cette accusation étant faite, il fut mandé devant le consistoire, pour être condamné des autres juifs, étant convaincu d'avoir péché contre la loi.

Mais cette accusation lui ayant été objectée devant tous, il nia d'être coupable d'un tel crime, et comme il était homme de grande autorité, et n'ayant jamais été soupçonné de la moindre transgression de la loi, on ne voulut pas le condamner par l'accusation d'une seule femme ; mais quelle merveille ! il avait pour protecteur celui dont on honorait le sang précieux. Enfin il sortit du consistoire, justifié du crime qu'on lui imputait : les Juifs, cependant, l'avertissant de ne rien faire à l'avenir qui fût contraire à la loi, et de ne point adorer l'idole.

Or, connaissant qu'on lui dressait continuellement des embûches, et qu'il ne pourrait plus librement adorer le Précieux-Sang s'il demeurait plus longtemps en Jérusalem, il en sortit le plus promptement qu'il put, et alla demeurer en la ville de Sidon, en un logis qui n'était pas beaucoup éloigné du bord de la mer, et, en ce lieu là, sans crainte, rendait au Précieux-Sang ses honneurs et ses adorations, comme il avait accoutumé auparavant. Or, une nuit, étant endormi sur son lit, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « Tite et Vespasien, empereurs de Rome, doivent venir en ce pays de l'Italie, accompagnés de plusieurs légions de soldats qui détruiront tout Jérusalem et renverseront le temple ».

Isaac étant éveillé de son sommeil, et surpris de la voix qu'il avait entendue, fut fort affligé, et fut beaucoup en peine de ce qu'il devait faire du Précieux-Sang, et pensa avec grand soin où il le pourrait cacher ; et de plusieurs sentiments qu'il eut pour cet effet, il choisit cet expédient ; savoir : qu'il ferait un trou rond dans un gros figuier qui était en son jardin, dans lequel il renfermerait secrètement le précieux Sang ; ce qu'il exécuta comme il avait conçu. Mais appréhendant que l'humidité du bois vert ne consommât le gant, et ensuite que le précieux Sang n'en reçut quelque diminution, étant fait adroit et industrieux, il fit un petit vaisseau de plomb, long et étroit, selon la grandeur du trou qu'il avait fait au figuier, et ayant mis le sang précieux dans le vaisseau, il le ferma et souda, et enferma aussi, dans un autre vaisseau, aussi de plomb, une petite partie d'un fer dont on n'est pas certain si c'était une portion de la lance de notre Seigneur, ou si c'était une partie de l'instrument dont peut-être il s'était servi pour mettre le sang précieux dans le vaisseau de plomb. Quoi qu'il en soit, on ne doute point, néanmoins, qu'ayant touché le sang précieux, il ne soit digne de grande vénération.

Isaac, ayant fait cela selon le désir de Dieu, mit les vaisseaux de plomb dans les trous qu'il avait fait au figuier, et les boucha fort étroitement ; n'oubliant jamais qu'en ce lieu était caché le précieux-sang, et qu'il pourrait prier secrètement en ces endroits, sans craindre d'être accusé par sa femme, ni de perdre ce précieux trésor. Mais ayant fait ces choses, ô grande merveille ! l'écorce du figuier couvrit ces deux vaisseaux si bien, qu'il n'y resta aucune marque de l'ouverture qui y avait été faite. Isaac, non moins surpris que réjoui par la nouveauté d'un si grand miracle, crut que ce précieux trésor n'était pas seulement le sang d'un homme, mais aussi d'un vrai Dieu et homme.

Dans la suite des temps, un jour qu'Isaac reposait derechef sur son lit, il lui sembla entendre la voix qu'il avait enten-

due par ci-devant, savoir : de l'arrivée des Romains, de la destruction et renversement de la ville et temple de Jérusalem, et que le jour suivant il coupât, sans différer, l'arbre où il avait enfermé le précieux-sang.

Isaac, dès le grand matin du jour suivant, fit ce qui lui avait été commandé, savoir : de couper l'arbre et de laisser le précieux-sang dans le tronc ; et le tronc demeura en ce lieu quelque temps, sans avoir aucune marque de vie, jusqu'à ce que la terre qui était autour de son pied étant changée en boue, par la fréquente inondation des eaux de la mer, lui ôta la solidité des racines et le priva de croître. Isaac, voyant donc que ce tronc ne pourrait pas longtemps demeurer en cet état, et que, pour la crainte des Juifs, il ne pourrait pas lui rendre les vénération ordinaires, et qu'il n'avait aucun lieu où il pourrait cacher secrètement, il le mit en la mer, quoiqu'avec grand regret; et les larmes aux yeux, pria Dieu tout puissant en cette manière :

«Souverain pasteur de toutes les puissances, créateur de toutes les créatures, qui avez envoyé le vrai prophète Jésus-Christ pour sauver les hommes, duquel le Sang précieux est caché en ce tronc, qu'il vous plaise le regarder et le conduire en quelque lieu honnête auquel on lui puisse rendre la révérence qui lui est due. Votre divine bonté sait que s'il m'avait été possible de le retenir sans bleffer la loi judaïque je ne l'aurais jamais mis en la mer».

Isaac ayant donc achevé sa prière, demeura grandement affligé et ne put être consolé de personne, ne voulant pas faire connaître la cause de sa douleur ; mais Dieu et homme qu'il avait si ardemment aimé eut compassion de lui, lui envoyant un doux sommeil qui mit fin à sa tristesse, en cette manière : il lui apparut, pendant ce sommeil, une personne vénérable, lui parlant en ces termes : «Isaac, ne vous attristez pas pour le tronc que vous avez mis en la mer, car il sera porté en un lieu des dernières provinces de la France». Isaac donc, consolé et du Précieux-Sang et rempli de joie par l'assurance de cette apparition, raconta par ordre à sa femme et à ses voisins sa vision, faisant le récit de toute cette histoire.

Le bruit de ce que nous venons de rapporter se répandit tellement dans tout le territoire de Jérusalem, et la renommée l'en étendit si loin, que nous en avons souvent entendu le récit en notre pays ; et les Juifs mêmes, pour l'autorité d'Isaac et de Nicodème, voulant conserver la mémoire d'un bruit si extraordinaire, le marquèrent en lettres hébraïques dans leurs annales. Enfin, le tronc, porté de côté et d'autre par les eaux de la mer, fut jeté en cette vallée, Dieu le permettant de la sorte, ainsi que nos pères nous ont raconté ; à laquelle vallée il donna le nom (*Fici Campus*, le Champ-du-Figuiers), ainsi que l'on fera connaître au lecteur. Que si ceci n'était pas véritable, le nom et le récit qui nous a été fait par nos anciens, n'aurait été que trop mis en oubli, depuis une si longue antiquité; car un bruit qui est faux est aussitôt éteint, et ne continue pas si longtemps.

Or, en ce temps, la mer s'étendant beaucoup loin de cette vallée, il arriva que le tronc fut jeté par la mer sur la terre, en un lieu de cette vallée tournoyante et remplie d'un grand nombre de bois, éloignée du bord : et demeura fort longtemps en ce lieu, sans être connu n'y révérité de personne ; et la mer étant retirée de ses propres limites plus qu'à l'ordinaire, et cette vallée demeurant sèche et presque sans être arrosée des eaux de la mer, cet arbre, inconnu resta couvert de terre, de boue et d'herbe verdoyante. Comme la plus grande partie du monde était arrêtée à la superstition des idoles à qui ils sacrifiaient, et croupissant depuis longtemps en ce misérable état, le bienheureux saint Clément, étant pour lors pape de Rome, envoya, en plusieurs lieux de la France, des personnes vénérables pour y prêcher et étendre la loi de Jésus-Christ, savoir : saint Denis et ses compagnons, saint Thaurin et plusieurs autres, prêchant la loi chrétienne.

Nous nous dispensons de raconter quelles furent leurs prédications, car notre but est de rapporter comment le tronc où était le fang précieux, fut trouvé. Un homme donc, nommé Bozo, fut envoyé du bienheureux saint Remy, pour accompagner ceux qu'il avait envoyés pour prêcher dans le pays de Caux, dont le peuple fut converti après avoir entendu leurs prédications, et d'infidèles qu'ils étaient devinrent fidèles, n'abandonnant pas seulement le culte des idoles, mais, les ayant abandonnées, les brisèrent toutes. Ce succès ayant été heureux, Bozo dont j'ai parlé, parcourut tout le pays de Caux, cherchant quelque lieu agréable où il put s'arrêter et y bâtir quelque demeure ; étant venu jusqu'à ce pays, et y ayant trouvé une terre fertile, proche de la mer, au milieu de laquelle coule un agréable cours d'eau douce, voyant que ce lieu était environné de forêts très épaisses, remplies de toute sorte d'animaux pour la chasse, il s'y arrêta, et y bâtit quelque édifice, et nomma ce lieu de son nom, Bullaire Debo. Etant en ce lieu arrêté, il converti à la foi une certaine femme nommée Merca, à laquelle ensuite il se maria et en fit son épouse, et vécut fort longtemps ensemble, bien unis, heureux, abondants en richesses, et eurent plusieurs enfants de leur mariage, fils et filles.

Un jour donc, comme les enfants de Bozo faisaient paître leurs troupeaux, en ce même lieu de la vallée en laquelle était demeuré le tronc dont nous avons parlé, d'autant que le pâturage en ce lieu était plus fertile et plus agréable qu'en tout autre lieu, ils trouvèrent trois verges tendres, belles et verdoyantes, couvertes de feuilles, desquelles un de ses enfants en coupa une qu'il porta en sa maison. Bozo, qui de naissance était romain, regardant ses enfants, et considérant cette verge, leur demanda en quel lieu de la forêt ils l'avaient trouvée ; lesquels, remplis de crainte, lui répartirent certainement : «Mon père, ça été dans la vallée que vous savez être plus fertile en herbage que les autres ; il y en a encore deux semblables à celle-ci, que nous n'avons pas voulu couper, parce qu'elles nous semblaient trop tendres». Et Bozo leur répondit : «Demain j'irai avec vous, et je verrai si vous dites la vérité».

Bozo donc, dès le matin, s'en alla avec ses enfants sur le lieu, où étant arrivé, et considérant que ces verges étaient fort tendres et qu'elles étaient d'un figuier, il ne les coupa point, mais comme il savait ce que c'était que les jardinages, puisqu'il en avait fait métier, il les enleva du tronc adroitement, les détacha, et les planta dans son jardin, et puis s'efforça de tirer le tronc de la terre, à coups de houe et autres instruments; et quoi qu'après avoir ôté la terre de côté et d'autres dudit lieu et du tronc, en forte qu'il était entièrement découvert, avec tous ses efforts, il ne put cependant nullement le remuer de sa place ; et les verges qu'il avait plantées crurent et devinrent de grands arbres qui produisirent quantité de fruits, et ces arbres furent les premiers qu'on eut jamais vus de cette sorte dans ce pays, et on assure qu'ils donnèrent aussi le nom à ce champ qu'on appelle le Champ-du-Figuier, qui néanmoins fut nommé depuis le Grand-Champ, parce qu'il avait une si grande abondance d'herbes, que, quelque grand nombre de bêtes qu'on y put amener au pâturage, elles ne pouvaient être consommées.

Bozo ayant donc longtemps vécu, et étant fort âgé, Dieu le permettant ainsi, passa de cette vie et mourut ; et étant décédé, sa femme qui, comme nous avons dit, s'appelait Merca, demeura veuve avec les enfants tout le reste de ses

jours. On rapporte qu'un jour, en temps d'hiver, un certain pèlerin, homme d'un bon port et d'un âge vénérable, vint au logis de Merca, la prier de le recevoir pour hôte. Merca, qui était une femme d'une grande vertu et fort charitable, reçut cet étranger en son logis, avec toute la courtoisie qu'elle put. Comme, sur le soir, cet étranger avec Merca et ses enfants étaient proches du feu, Merca se souvenant toujours de son mary défunt qu'elle ne pouvait oublier, dit d'une voix plaintive : «O mon mari, si vous viviez, nous aurions quelque grande pièce de bois, comme on a coutume de faire au prochain jour de la fête de la Nativité de Notre-Seigneur». Ses enfants voyant qu'elle s'affligeait, dirent entre eux : «Cherchons quelqu'un qui nous puisse aider, et apportons demain ce tronc qui est dans le champ du Figuier». Merca, ayant entendu ses enfants, leur dit : «Votre père a fait ce qu'il a pu pour l'apporter, cependant par toute son industrie et avec tous ses efforts, ne l'a pu nullement remuer. Ainsi avec tous vos soins et avec tous vos efforts, vous ne pourrez en venir à bout».

Cet étranger, entendant la contestation de la mère et de ses enfants, leur demanda ce qui était de ce tronc, en quel lieu il était, et pourquoi on appelait ce champ le Champ-du-Figuier ; auquel Merca répondit : Ce que vous demandez est merveilleux, mon ami ; et il lui repartit : «Servante de Dieu, je vous prie de me dire quelque chose de ce tronc». Cette femme voulant satisfaire aux demandes de cet homme, lui raconta ce qui était arrivé des trois verges que ses enfants avaient trouvées sortantes de ce tronc, lorsqu'il était encore couvert de terre et d'herbe, et comme elles avaient cru et multiplié après avoir été plantées, et avaient produit abondance de fruits, et comme le champ où ce tronc avait été trouvé était devenu fertile et abondant en herbe et pâturage. Cet étranger, qui, peut-être, avait été envoyé de Dieu pour cela, ayant entendu le récit que lui en fit Merca, lui dit : «J'irai demain avec vos enfants, et ayant mis ce tronc dans le chariot, si Dieu le permet, nous l'amènerons jusqu'ici, et si nous ne pouvons pas le conduire jusqu'ici, le chariot venant à manquer ou Dieu ne le permettant pas, du moins il en sera plus proche, et le lieu en deviendra plus fertile et abondant». Dès le matin, ayant donc préparé le chariot, le pèlerin avec tous les domestiques allèrent vers le lieu où était ledit tronc ; où étant arrivés, cet étranger le leva et le mit sur le chariot, avec autant de facilité que s'il n'eût été aucunement pesant ; et les bœufs, venant à tirer le chariot, le roulèrent facilement jusqu'au lieu où l'église abbatiale de Fécamp a été bâtie ; où étant arrivés, Dieu le permettant ainsi, il devint tellement pesant que, non seulement il fut impossible de passer plus outre, mais aussi par sa pesanteur il brisa le chariot. Alors, le pèlerin étranger, se prosternant la face en terre, pria quelque temps, et ayant achevé son oraison, marqua le signe de la croix sur le tronc, et sur ce signe assembla un monceau de pierres en façon d'autel, et dit à ceux qui étaient là présents : «Heureuse cette province, plus heureux ce lieu, mais aussi très heureux ceux qui auront le bonheur de voir et d'honorer le prix du monde qui est contenu en ce lieu». Et, ayant dit ces paroles, il disparut, devant toute l'assemblée, et ne fut plus vu.

Etant donc tout surpris, les enfants de Merca retournèrent en leur logis, et lui racontèrent ce qu'ils avaient vu ; ce que Merca ayant appris, rendit grâce à Dieu de ce qu'il avait honoré la maison de la réception d'un si bon hôte ; et, depuis ce jour, cette vallée devint tellement abondante en herbage, que, pour quelque quantité de belles qu'on put amener au pâturage, elle ne paraissait aucunement diminuer. Cette vallée, à cause du tronc qui y était, fut longtemps aimée et hantée par les habitants et peuples circonvoisins, d'autant que leurs bestiaux, étant nourris en ces pâturages, devenaient plus gras et plus beaux, donnant aussi une plus grande abondance de lait ; et la forêt qui en était proche, était si commode pour les chasseurs, que les principaux seigneurs du pays de Caux y venaient souvent pour le divertissement de la chasse.

Le duc Anfegefe, avec plusieurs seigneurs, se disposant de descendre en cette vallée, fit disposer ce qui était nécessaire pour y prendre le divertissement de la chasse ; y étant arrivés, commanda de détacher les chiens, qui aussitôt coururent de côté et d'autre, faisant grand bruit en aboyant et cherchant leur proie. Un cerf d'une étonnante grandeur se trouva devant eux, ce qu'on sait assez par le rapport qu'en ont fait nos anciens, qui ayant été longtemps poursuivi par les vallées et buissons, arriva enfin au lieu où était le tronc, où étant, et ayant incliné la tête vers ceux qui le poursuivaient, demeura immobile. Alors les chasseurs et les chiens qui couraient après demeurèrent tellement privés de l'usage de leurs membres, Dieu le permettant de la sorte, qu'il fut impossible à aucun d'eux de s'approcher du cerf qu'ils poursuivaient.

Le duc d'Anfegefe, surpris d'un si prodigieux miracle, se prosterna en terre, pria Dieu humblement de lui faire connaître quoiqu'indigne de cette faveur, ce qu'il plaisait à sa divine bonté lui marquer par le cerf, en la présence duquel ses chevaux et ses chiens étaient privés de l'usage de leurs membres ; et, continuant son oraison attentivement, le cerf marche petit à petit, et fait comme un grand tour de cercle autour du lieu où il était arrêté, et son tour achevé, il disparut et ne fut plus vu.

Alors les chasseurs et les chiens recouvrèrent le premier usage de leurs membres et l'empêchement qui leur en était fait, et furent entièrement guéris. Anfegefe ayant remarqué les traces du cerf, commanda qu'on lui apportait des branches d'arbres, desquelles il composa une façon de chapelle et oratoire, autour du lieu où le cerf avait fait le circuit par les pas, désignant le lieu où il s'était arrêté, pour y placer l'autel, promettant à Dieu, par vœu, que s'il vivait, il ferait édifier une église en l'honneur de la sainte et individuelle Trinité, sur ce même lieu ; mais ayant été prévenu de la mort, il ne put accomplir son vœu.

Après la mort d'Anfegefe, ce lieu ayant demeuré inconnu et inhabité, devint derechef un lieu de pâturage pour les bêtes qui y venaient comme avant l'apparition du cerf. Plusieurs années s'étant écoulées jusqu'au règne de Clotaire, roi de France, le bienheureux Waninge, qui pour lors était conseiller et favori de ce roi, fut envoyé par les mêmes princes du pays de Caux, pour gouverneur de la province. Waninge étant donc arrivé en ce pays, avait coutume de venir en ces quartiers de Fécamp, pour y prendre le divertissement de la chasse, à cause de la bonté des forêts et de la multitude des bêtes de la chasse dont elles étaient remplies ; ne reconnaissant la sainteté du lieu, et n'étant pas informé des habitants pourquoi Anfegefe l'avait tant aimé et révééré, ou quel pouvait être le lieu, il n'eut pour lui aucune vénération, comme avait fait Anfegefe. Néanmoins, la divine providence qui vouloir faire connaître le sacré dépôt qui était renfermé dans ce lieu, disposait pour ce sujet le bienheureux Waninge, qui étant homme d'une grande piété, le choisit pour édifier ce lieu vénérable ; ce qu'il lui fit entendre d'une manière extraordinaire, car il fut très longtemps travaillé de la fièvre, de sorte qu'il fut presque réduit à l'extrémité ; car ceux qui étaient là présents le tenaient pour mort. Pendant ce grand assoupissement que lui avait rendu (*causé*) son extase, il lui sembla être conduit vers les lieux des damnés, où les pécheurs souffrent des

peines cruelles dues à leurs péchés, et ensuite considérer le repos des justes, où ils sont remplis de félicité et de bonheur.

Considérant ces choses, il est lui-même observé et conduit devant un juge terrible par ses regards menaçants, duquel il connut facilement qu'il avait grandement péché, en ce qu'il n'avait pas respecté ni honoré ce lieu saint, que le duc d'Angefife eut fait édifier en l'honneur de la sainte et individue Trinité, s'il eut vécu. Comme donc il demeurait prosterné devant ce juge formidable dont il attendait la sentence par les prières de la bienheureuse martyre Eulalie, le juste juge lui fut favorable, le guérissant de la fièvre, et lui prolongea sa vie de vingt ans, et le commit sous la garde et le soin de cette sainte martyre, afin qu'elle l'instruisit de quelle manière il devait faire bâtir un temple. Celle-ci lui ordonna de jeter les fondements d'une église en l'honneur de la Trinité sur ce lieu et il édifia une abbaye, et fit venir la sainte fille Childemarche, qui était pour lors à Bordeaux, pour en être la première Abbesse.

Waninge étant donc revenu à soi de son extase, raconta à ceux qui étaient présents proche de lui cette vision surprenante qu'il avait eu ; et sa santé étant parfaitement rétablie, après avoir pris avis de saint Oüen, pour lors archevêque de Rouen, et de saint Wandrille, abbé et fondateur de l'abbaye de Fontenelle, fut trouver le roi Clotaire, auquel il fit récit de ce qui lui était arrivé, et l'ordre qu'il avait reçu de bâtir une abbaye. Le roi, l'ayant entendu avec admiration, le renvoya avec pouvoir de l'accomplir soigneusement. Et Waninge étant de retour, s'informa soigneusement du lieu où le cerf avait été vu par Anfegife, et, l'ayant connu par les anciens habitants du pays qui lui apprirent les merveilles qui y étaient faites, construisit une église, selon ce qui lui avait été enjoint par sainte Eulalie ; et, lorsqu'il faisait bâtir et construire cet édifice, plusieurs personnes anciennes lui racontèrent grand nombre de miracles qui étaient faits, dont nous avons parlé ci-dessus, du tronc, du pèlerin étranger qui l'avait transporté, et de l'apparition du cerf. Ce que Waninge ayant entendu, comme il était homme de grande sainteté, il rendit grâce à Dieu de l'avoir bien voulu choisir pour accomplir un ouvrage si saint ; il connut aussi que les trois verges qui sortaient du seul tronc signifiaient la très sainte Trinité en une seule substance, à laquelle cette église devait être consacrée.

Waninge ayant achevé son ouvrage, et ayant mis en ce lieu une communauté de religieuses auxquelles il donna l'ordre qu'il avait reçu de la bienheureuse Childemarche, supérieure, et les vingt années qui lui avaient été données étant accomplies, et ne pouvant aller au-delà du terme, il passa de cette vie à une meilleure, et, depuis ce temps jusqu'à présent, ce lieu a toujours été appelé Fécamp.

Or, la religion chrétienne fut fort longtemps révéree et grandement étendue en ce pays, jusqu'à ce que les furieuses cruautés de quelques païens venus en ces lieux pillèrent et ravagèrent de fond en comble l'abbaye qui avait été fondée en ce lieu, et firent mourir cruellement les saintes vierges, servantes de Jésus-Christ, qui y demeuraient, et qui, pour éviter que ces barbares païens ne violassent leur pudeur, s'étaient, avec un courage sans pareil, toutes coupé le nez et les lèvres, afin que paraissant difformes et défigurées, ils en eussent plutôt de l'horreur que de l'envie ; et elles conservèrent, par ce moyen, le trésor de leur chasteté, mourantes par les armes de ces cruels, pour leur divin époux, à qui elles étaient consacrées et vouées.

Quelque temps après, ces désordres s'étant écoulés, et quelques autres de ces payes étant retournés avec de grandes forces, continuèrent ces cruautés dans ces pays, qui néanmoins, par un coup de Dieu, furent convertis à la foi, et s'appliquèrent d'étendre et faire révéer la religion chrétienne que par auparavant ils persécutaient. Le premier prince et chef de ces païens qui embrassa la religion chrétienne fut le premier duc de Normandie, nommé Raoul, qui étant mort, laissa pour successeur audit duché le duc Guillaume, qui fit réédifier ce lieu qui avait été ruiné par ses prédécesseurs, pour lors païens, et y fit bâtir une église sur les ruines de l'autre ; laquelle étant achevée, plusieurs évêques que le duc avait mandés étant arrivés pour en faire la dédicace, avec quantité de peuple, ecclésiastiques et laïques, alors un homme inconnu, d'un port majestueux, entra dans l'église, et porta sur l'autel, en présence de tous, une façon de couteau, sur lequel nous avons vu écrit : *In honore sanctissimæ et individuæ Trinitatis*. «En l'honneur de la sainte et individue Trinité». Lequel étranger inconnu nous croyons sans doute avoir été un ange de Dieu ; lequel, ayant fait son offrande, retourna sans empêchement, et monta sur une pierre dure qui émit dans une cour, proche de la porte de l'église, où ayant imprimé la marque de ses pieds, en présence de tout le peuple, comme dans de la boue ou de la poussière, s'éleva en l'air, et depuis ne fut plus vu d'aucun.

Et c'est ici où finit ce qui était écrit sur le rouleau de papiers qui fut lu en la présence du duc Richard.

Notre illustre duc Richard ayant entendu cette lecture, commanda qu'on cherchât le tronc sous les autels ; et ayant pris des instruments nécessaires pour cet effet, on chercha soigneusement, de sorte qu'il fut trouvé, le duc étant présent, Dieu le permettant de la sorte, pour sa consolation, qui aussitôt lui en rendit grâce, et fit bâtir une très belle église et très grande, comme on peut la voir, et mit dans les fondements d'icelle la moitié du tronc et de la pierre dure sur laquelle l'ange fut vu monter au ciel, ayant laissé la marque de son pied ; et voulut que l'on conservât l'autre partie de cette pierre, pour rendre témoignage de ces miracles à la postérité. Mais il cacha diligemment le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec l'autre partie du tronc, en quelque lieu de la muraille, en présence de peu de témoins ; ce que ayant fait, il acheva l'édifice d'une auguste et magnifique façon ; et, après avoir envoyé les religieuses qui étaient à Montivillers, il mit des chanoines auxquels il donna de grands biens et de grandes dignités, de son patrimoine.

L'an de Notre Seigneur Jésus onze cents soixante et onze, le dix-neuvième du mois de juillet, sous le règne de Henry second, roi d'Angleterre, pendant que Henry, premier du nom, était cinquième abbé de Fécamp, ce tronc incomparable, savoir : du précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, que le duc Richard premier avait diligemment caché, comme les anciennes écritures de nos pères et la renommée nous l'a fait connaître, fut recouvert (recouvré) enfermé dans une certaine colonne de pierre ronde, peu éloignée de l'autel de Saint-Sauveur, où est à présent le maître-autel qui était industrieusement fait sur la muraille. Le devant de laquelle muraille ayant de chaque côté une semblable colonne, où plusieurs personnes, au temps qu'elles priaient de côté et d'autre, autour de cette colonne, infirmes, débiles, aveugles et boiteux, ont recouvert la santé. Diverses personnes, et de plusieurs fortes d'infirmités, y sont venues rendre grâce à Dieu ; et quelques-uns presque réduits à la dernière extrémité, et ayant recouvert une parfaite et entière santé, s'en font retourner chez eux, pleins de force, priant et remerciant Dieu.

Cette histoire est copiée sur le vrai original étant dans le chartrier de l'Abbaye royale de la très sainte et individue Tri-

nité de Fécamp, approuvé et certifié de plusieurs rois de France, abbés, prieurs, religieux, ducs de Normandie des siècles passés, archevêques, évêques et seigneurs de différents endroits, et particulièrement de monseigneur de Villeroy, pour lors abbé de Fécamp, qui après avoir eu communication de l'original de cette copie, et eu aussi la dévotion de visiter le saint trésor, l'attesta, le vérifia, et reconnut que cette relique est le véritable trésor du précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, Sauveur et Rédempteur de tout le genre humain.

Or, pour avoir une plus grande vénération que par le passé, il établit et ordonna une très louable et très sainte cérémonie, par une célébration de la fête du précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il ordonna, pour cet effet, qu'on envoyait des mandements à toutes les paroisses de huit à dix lieues à l'entour de Fécamp, pour faire savoir que le vendredi de la Passion, l'on instituerait et établirait, pour toujours, la fête du précieux Sang, dans l'abbaye de Fécamp, et aux paroisses qui en dépendent. Il ordonna et fit défense aussi aux bourgeois et marchands et artisans de travailler, et de tenir leurs boutiques fermées, pendant toute la journée, sous peine d'amende pécuniaire pour l'hôpital de ce lieu ; ce qui fut fait et exécuté, et mandements envoyés et publiés.

Le jour du jeudi de la Passion arrivé, monseigneur de Villeroy, pour lors abbé de Fécamp, assista aux premières vêpres, qui furent chantées en musique, ainsi que tout le reste de l'office, d'une office propre avec les ornements du premier ordre, et pareillement la sonnerie.

Le vendredi de la Passion, on commença par l'exposition de la sainte relique du précieux Sang ; immédiatement avant la procession, on chanta à genoux l'antienne *Jesum ut populum...* Ensuite on fit la procession, en chantant les litanies du précieux Sang, en musique, avec la sainte relique, que Monseigneur portait sous le dais, avec les mêmes cérémonies et encensements qui se font tous les ans ce jour-là. Il voulait faire cette cérémonie à chausse semelée (*pied-nu*), mais le prieur et les religieux l'empêchèrent, et lui firent remarquer la rigueur du froid qu'il faisait ce jour-là.

Au retour de la procession, on dit le verset et l'oraison ; en suite Monseigneur donna la bénédiction avec la sainte relique, après quoi il commença la messe, qui fut chantée en musique solennellement, comme au jour et fête du Saint-Sacrement, avec les mêmes cérémonies pendant toute l'office, après laquelle on fit adorer la sainte relique. Cela fait, on renferma le précieux Sang dans son lieu ordinaire, et ne parut plus de la journée.

Les secondes vêpres furent dites à l'heure ordinaire. Toute l'office fut chantée en musique, et solennisée avec une très grande dévotion, et fêtée, comme je l'ai dit, comme au jour du Saint-Sacrement, avec les mêmes cérémonies, excepté que l'on ne porte ni chapes ni cierges à la procession. Monseigneur l'abbé y assista avec une grande quantité de peuple, tant des paroisses circonvoisines que d'ici. Toute l'office est propre.

On réitère tous les ans, au même jour du vendredi de la Passion, cette même office et cérémonie, sans fête. On fait la procession avec la sainte relique que le R.P. Prieur porte. On fait toute la cérémonie seulement à la procession et à la messe, qui est chantée tous les ans en musique.

Ainsi l'on continue, et l'on continuera toujours cette louable dévotion, jusqu'à la fin des siècles.

Le sacré précieux Sang a fait beaucoup de miracles, et en fait encore tous les jours : en outre un qui a paru de nos jours vers l'année mil sept cent quinze.

Il y eut une très grande maladie contagieuse en cette année, qui dura longtemps en ces quartiers, même dans bien des endroits, et particulièrement dans le bourg d'Yvetot, où il mourut beaucoup de personnes. Ce qui donna lieu aux habitants d'avoir recours à la sainte relique du Précieux-Sang, et que tout le peuple d'Yvetot firent tous unanimement ensemble un vœu solennel d'aller, tous les ans, le lundi suivant du dimanche de la sainte Trinité, en procession et pèlerinage, avec la plus grande dévotion qui leur ferait possible, pour faire dire une messe solennelle au précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, et y faire tous leurs dévotions, et après la messe en recevoir la bénédiction, après laquelle l'on chanterait les litanies du précieux Sang, pour prier Dieu de leur donner soulagement.

Aussitôt que le vœu fut fait, la maladie cessa ; ce qui obligea les habitants d'Yvetot d'élever et faire une société ou confrérie du précieux Sang, et de députer leur chapelain avec quelqu'un des principaux de leurs bourgeois par devers Monseigneur l'Abbé, pour lui demander son agrément et son approbation, et qu'il leur accordât la signature de leurs statuts, avec les R.P. Prieurs, Sous-Prieurs et le Père Sacristain, auxquels Monseigneur ordonna qu'on donnait tous les ornements et tout ce qui serait nécessaire pour dire la messe en exposant la sainte relique du précieux Sang, et de leur prêter la main en cas de quelque discord de leur confrérie.

Après avoir reçu cette approbation et ce consentement, ils ne manquèrent pas d'accomplir leurs vœux, et ils augmentèrent leur confrérie de beaucoup de personnes de l'un et l'autre sexe. Ils continuent tous les ans cette dévotion et viennent en procession à Fécamp, très dévotement, le lundi d'après le dimanche de la sainte Trinité, pour renouveler leurs vœux. Ils y viennent en chantant les sept psaumes, en bon ordre. Les hommes marchent deux à deux. La tête nue, avec un cierge à la main. Le mardi on commence la messe à sept heures. Après toutes leurs dévotions faites, un chacun se retire où bon lui semble. Ils s'en retournent en procession, en chantant les litanies des saints, dans le même ordre qu'ils sont venus.

Cette dévotion est si grande, si louable, et même si honorable, qu'il y a beaucoup de personnes de Fécamp et de différentes paroisses, qui se sont rendues de cette belle confrérie.

Il y a aussi une quantité de bonnes âmes qui ne font pas de cette confrérie, et qui ne manquent pas cependant d'assister à cette sainte cérémonie de la messe, et d'y faire aussi leurs dévotions tous les ans.

L'Histoire du Précieux-Sang, que l'on vient de lire, est tirée d'un manuscrit du dix-septième siècle, mais ce manuscrit est la reproduction ou la traduction d'un écrit beaucoup plus ancien. Elle contient des détails qui ont été omis dans la plupart des publications qui ont le Précieux-Sang pour objet, et elle présente à ce titre un intérêt tout particulier.